



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

Jean-Philippe BOUILLAUD, *Sociologie et société. Épistémologie de la réception.*

Paris, PUF, 1997, 296 p.

L'ouvrage s'ouvre sur une proposition initiale qui tend à conférer aux sciences sociales un statut épistémologique tout à fait singulier. « *La constitution d'une sociologie ne se fonde pas tant sur son objet que sur son autonomie épistémologique, c'est-à-dire sur l'établissement d'une distance avec ces traditions historiques et philosophiques* » (pages 33-34). Peut-on en fait scinder une position épistémologique en deux branches, l'une s'appliquant aux sciences de la nature et l'autre aux sciences sociales? Nous le voyons, les enjeux qui se profilent derrière cette question paraissent considérables et offrent peut-être aux sciences sociales un moyen de se démarquer d'une parenté parfois encombrante avec les sciences de la nature. Or, cette démarche ne saurait aboutir que si cette autre partie du champ épistémologique proposée est rigoureusement mise en évidence et conforme à cette idée de démarcation vis-à-vis des sciences de la nature. C'est un des objectifs que se fixe l'auteur dans ce travail que nous allons présenter.

Penser la société, penser la science (Partie I)

C'est par Bacon que l'auteur entreprend un rapide panorama concernant la théorie de la connaissance de la société. La chasse aux idoles, en tant qu'obstacles à la connaissance conduit Bacon à démarquer la véritable science de la non-science, c'est-à-dire à retirer à l'église le rôle d'arbitre dans l'appréciation du vrai pour l'institutionnaliser dans un cadre étatique. Par rapport aux sciences de la nature, le « *civil knowledge* » se heurte à la complexité de son objet. Cette complexité de l'objet dans la « recherche du vrai », dans l'établissement de « lois », au sens de lois de la nature, constitue un obstacle qui ne permettra pas à Bacon de construire cette « *science de la vie sociale* » (page 47). Il ouvre cependant une réflexion dont Comte fera son terreau. Passant de Bacon à Comte, l'auteur réalise un pont dans le temps qui le conduit à ébaucher rapidement le contexte d'apparition de l'idéologie positiviste et de ses grands principes (ordre et progrès). Dans les réalisations philosophiques de Comte, et parallèlement à la construction historique qu'il propose, J.-P. Bouillaud ajoute celle de la création du terme sociologie (qui succède en cela à celui de « physiologie sociale » de Saint-Simon). Et Durkheim, dans cette perspective comtienne, va effectivement fonder la sociologie en tant que science : « *Sans chose point de science* », pourrait-on dire en caricaturant la position de Durkheim. « *C'est parce que le fait social se donne à voir objectivement en tant que chose, et seulement ainsi, pendant que la science ne peut se bâtir que sur l'étude de ces choses, que sa sociologie impose le fait social comme une chose* » (page 69). Cette volonté d'objectivation revient donc à conférer au fait social la même transparence que les objets du monde de la nature, et c'est à ce prix et à ce prix seulement qu'une science de la société peut émerger.

L'auteur aborde ensuite les œuvres de Dilthey et de Weber comme le passage d'une science du social (Durkheim) aux sciences sociales. C'est-à-dire, comme le passage d'une démarche qui consiste à appliquer les lois de la nature aux faits sociaux, à une science qui recherche son autonomie en se démarquant

par ses méthodes des sciences de la nature. Ainsi, pour Dilthey, c'est la *dimension volitive* des individus constituant la société qui se trouve à l'origine de cette distinction. Selon Dilthey, cité par l'auteur : « *Nous expliquons la nature, nous comprenons la vie psychique* » (page 84). C'est à partir de cette opposition entre explication et compréhension que sont introduits les travaux de Weber. Mais comment alors, en posant la compréhension comme objectif, peut-on se démarquer du subjectivisme (la compréhension conférant à l'observateur et à son propre vécu un rôle central) ? « *La théorie de Weber propose une science dont la principale caractéristique est l'inachèvement structurel. La compréhension n'est pas une démarche qui cesse quand son objectif est atteint, contrairement à la recherche de lois. Ou plutôt son objectif n'est, d'une certaine manière, jamais atteint* » (page 87). Donc, c'est bien « l'entendement téléologique de l'action » qui, chez Weber, fonde la compréhension d'un phénomène social et cette démarche ne doit pas sombrer dans une subjectivité stérile mais bien aboutir à une compréhension explicative. Comment alors passer outre ce paradoxe ? La réponse weberienne s'appuie sur la notion d'*idéal-type*, c'est-à-dire par ces objets purs qui, dans leur abstraction, se trouvent vidés de tout jugement de valeur. Nous touchons là au point fort de la méthodologie weberienne, à savoir l'idée de *neutralité axiologique* dans les sciences sociologiques et économiques.

Sociologie et épistémologie sociologique (Partie II)

À la suite de cette présentation rapide des principaux courants de pensée se situant à l'origine du concept même de la sociologie, l'auteur entreprend une confrontation de cette nouvelle science avec les canons de l'épistémologie. Par sa critique du scientisme et de la physique sociale comtienne, Hayek va ouvrir la voie à un courant de pensée critique qui, comme le souligne l'auteur (et contrairement aux positions de Dilthey) s'inscrit plus dans une démarche méthodologique qu'épistémique. Ainsi, cette critique s'adresse plus aux analogies avec les modèles dans les sciences de la nature qui parsèment les méthodes d'analyse dans les sciences de la société qu'à une remise en cause de type épistémologique de ces dernières. De l'inductivisme (retour à Bacon) au dépassement de l'induction, les impasses méthodologiques ainsi soulevées conduisent l'auteur à cette confrontation des méthodes en sociologie à une épistémologie de type nomologico-normative. Nous en arrivons ainsi au rationalisme critique popperien, posé comme une réponse aux apories de l'inductivisme. Qu'en est-il alors du statut du falsificationnisme dans les sciences sociales ? Une réponse passe selon l'auteur par l'historicisme (au sens de Popper) qui constitue l'obstacle majeur, d'un point de vue épistémologique, à la constitution d'une science sociale. « *L'épistémologie de Popper est une ontologie qui s'oppose farouchement à la relativité insinuante et sceptique d'une approche historique* » (page 143).

Le caractère a-historique et hors contexte des positions popperiennes reflète très mal la dimension sociale et historique de la construction des sciences.

Sociologie, science et société (Partie III)

L'absence d'une dimension sociale, donc historique, dans leurs positions nomologico-normatives conduisent les tenants de la pensée popperienne à se figer dans une démarche méthodologique qui tend même à s'écarter des

propres préceptes du falsificationnisme. J.-P. Bouilloud annonce alors, en introduisant l'œuvre de Bachelard, un mouvement plus relativiste qui place le discours sur la méthode scientifique comme un « discours de circonstance ». Mais, la remise en cause la plus profonde des travaux de Popper (ou, du moins, la plus divulguée) s'exprime dans la notion de paradigme scientifique et de science normale de Kuhn. On passe ainsi de la transcendance de la vérité scientifique à une immanence à un contexte (social, historique) de cette vérité. L'idée de programme de recherche scientifique au sens de *lakatos* s'inscrit également dans cette perspective qui tend globalement à relativiser la position fortement idéologique de Popper. L'historicité prend alors corps dans la rivalité qui s'instaure entre les programmes de recherche. L'auteur en arrive enfin à la sociologie des sciences (Merton) en tant que « complément méthodologique de la réponse à la critique historique » (page 202). Mais cette critique semble selon J.-P. Bouilloud échouer dans la mesure où « la composante épistémologique est subsumée sous la méthode » (page 204). En ce sens, par le primat imposé de la méthode, cette approche se retrouve une fois de plus privée d'historicité et elle rejoint ainsi, paradoxalement, le dessein de l'épistémologie nomologique.

Sociologie et réception (Partie IV)

A partir de ce regard critique que l'auteur jette sur l'épistémologie et la méthodologie dans la construction des sciences, nous en venons à la position qu'il adopte afin de dépasser ces contraintes. Ce dépassement s'exprime dans l'épistémologie de la réception. « Non plus aborder la connaissance scientifique sous l'angle d'une épistémologie de la production mais sous celle plus ouverte d'une épistémologie de la réception. » En se réclamant d'une approche phénoménologique (Merleau-Ponty), l'auteur se propose de remettre en cause ce qui constitue la principale source de problèmes en science sociales : la notion d'objet. L'intentionnalité du sujet vient se substituer à l'objectivité de la chose et, en ce sens, il y a une remise en cause fondamentale de l'approche objectale de Durkheim. L'a-historicité des lois de la nature contraste avec l'aspect éminemment historique du fait social. « Le fait social est un fait historicisé non parce qu'il se déroule simplement dans le temps, mais parce qu'il est actuel pour les acteurs sociaux, qu'il relève d'une action et que ceux-ci ont une mémoire : le contemporain ne relève que de la temporalité, l'actuel procède de l'historicité » (page 244). Se pose alors la question de savoir comment rendre compte de cette actualité ? L'auteur avance alors l'idée de la réception des théories sociologiques qui, contrairement aux sciences de la nature, ne sont pas uniquement comprises de l'intérieur de la communauté scientifique. « L'épistémologie classique se focalise sur la production de sens, alors que ce qui confère ce statut si particulier aux connaissances produites dans le cas de la sociologie est l'écho de ce sens, non pas les seules caractéristiques de la production, non pas sa valeur en soi, mais sa réception » (pages 248-249). L'auteur se propose alors de réaliser une relecture épistémologique et historique de la construction des sciences, qui se traduit par une opposition entre des sciences de la nature éminemment a-historiques avec des sciences sociales pour lesquelles « le questionnement de la compréhension est aussi (et surtout) celui de la conscience historique » (page 260). La situation des sciences sociales ne se traduit pas par sa jeunesse vis-à-vis des sciences de la nature, mais par sa différence fondamentale qui est contenue dans la notion d'historicité.

J.-P. Bouilloud nous propose donc dans cet ouvrage un aperçu très intéressant sur des positions épistémologiques qui émaillent l'histoire des sciences, mais qui nécessitent une certaine connaissance *a priori* des auteurs cités pour que le lecteur puisse effectivement intégrer tous les enjeux des débats qui sont présentés. La critique que l'auteur adresse à la démarche nomologico-normative en sciences sociales nous semble tout à fait pertinente et, notamment, éclairée par la question de l'historicité. Il passe par contre trop rapidement sur ses propres positions et l'épistémologie de la réception ne nous paraît pas répondre point par point aux critiques épistémologiques et méthodologiques qui précèdent. Notamment, nous regrettons que la référence phénoménologique se réduise, pour l'essentiel à Merleau-Ponty, et que n'apparaissent pas les travaux de Husserl qui nous semblent mieux adaptés aux thèses que défend l'auteur (notamment dans l'ouvrage : *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*). Nous terminerons par une question que soulève la notion d'écho du sens que propose l'auteur : N'est-il pas paradoxal de poser la société comme un objet réfléchissant (pour qu'il y ait écho) alors que l'on veut dépasser l'aspect objectal de cette même société ? L'auteur ne revient-il pas au point de départ de ses investigations et n'a-t-il pas besoin de Durkheim pour générer cet écho ? Nous voyons si nos craintes se confirment que les propos de l'auteur contiennent en germe une aporie dont il nous semble difficile de sortir.

Christian PONCET
INRA, Montpellier